

de la race, ce que K. Settrington semblait pourtant appréhender correctement (p. 52).

Les camps de concentration virent effectivement périr une forte proportion de détenus en lien avec l'homosexualité (environ 60 % des quelque 6 000 à 10 000 d'entre eux). Signalons au passage que parmi ces détenus concentrationnaires tous ne furent pas nécessairement porteurs du triangle rose, à l'exemple du KL Natzweiler et de son camp principal du Struthof, situé en Alsace : pour près d'un déporté sur trois où l'accusation d'homosexualité est établie, le *Haftgrund* (motif de détention) qui ressort de la documentation individuelle privilégiait le droit commun, le caractère « asocial » ou plus rarement « politique », ce qui se traduisait par des triangles de couleur verte, noire ou rouge respectivement. Aux morts dans les camps s'ajoutent d'autres hommes dont on ignore le nombre et qui préférèrent le suicide plutôt que d'affronter la honte et les conséquences de poursuites judiciaires ; d'autres encore furent exécutés par la justice militaire.

Pour autant, sur la centaine de milliers d'hommes recensés pour homosexualité par la police et la justice nazies, la grande majorité de ceux qui connurent une forme de persécution échappèrent à la mort. L'affirmer n'enlève rien à la tragédie de ceux qui périrent ou souffrirent aux mains du régime nazi, mais conclure comme l'auteur le fait en se focalisant sur les morts, en incluant au passage les homosexuels juifs exterminés (p. 137-138), est fortement réducteur. Et cela revient paradoxalement à ignorer ceux qui survécurent, mais connurent d'autres tourments (expulsion vers des zones frontalières, parfois avec les membres du foyer familial), privations de liberté (arrestations et détentions arbitraires, procès assortis de peines de prison, réclusion en hôpital psychiatrique), voire atteintes à la personne (obligations de castration ou autres sévices « médicaux »). Cette absence de catégorisation claire des différentes formes prises par la répression est une ambiguïté entretenue tout au long du récit. Le fait que, sur les six témoins cités nommément, seuls deux hommes (Josef Kohout et Rudolf Brazda) furent internés dans des camps de concentration aurait pourtant dû interpeller l'auteur.

Au final, *Marqués du triangle rose* demeure un ouvrage par trop brouillon où les inexactitudes et confusions en tout genre abondent, le tout livré dans une indigente traduction française. Pour toutes ces raisons, il échoue à vulgariser avec succès une thématique

qui méritait mieux. Le concours d'historiens spécialisés aurait sans doute évité à l'auteur de nombreuses généralisations malheureuses. Car il faut bien l'admettre, la répression de l'homosexualité masculine par les nazis ne s'arrête pas au cadre concentrationnaire et toucha bien plus d'individus que les seuls « triangles roses ». Ken Settrington n'a pas su éviter cette fausse piste où d'autres avant lui se sont fourvoyés : vouloir assimiler la répression nazie de l'homosexualité à celle des Juifs tout en faisant de l'emblématique triangle rose une généralité recouvrant confusément les différentes formes de répression par le régime hitlérien en Europe.

Pour autant, et c'est peut-être bien là le mérite de son livre, il insiste sur le fait que les leçons tirées des errements du passé doivent éclairer notre présent et nous inciter à défendre les acquis de haute lutte, tout en restant vigilants sur la résurgence d'un passé dont l'idéologie rampante sert à justifier les discriminations aujourd'hui encore. Outre les pays où l'homosexualité demeure passible de la peine de mort ou de très lourdes peines de réclusion, l'actualité regorge d'exemples criants, également pour d'autres minorités sexuelles ou de genre. Entre les exactions de l'État islamique, la répression brutale et les rafles en Tchéchénie, ou encore la régression

des droits des lesbiennes, gays, bi et trans' dans les pays qui ont récemment porté au pouvoir des gouvernements d'ultra-droite, l'émancipation des personnes LGBT reste un combat dont les renvois à la répression nazie gardent toute leur pertinence. ■

Jean-Luc Schwab



SE RÊVER RESCAPÉ. ESSAI SUR DES FAUSSAIRES DE LA SHOAH

Coralie Vankerkhoven

Louvain-la-Neuve, EME, 2018, 135 p.

Avec cet essai, la psychanalyste lacanienne Coralie Vankerkhoven, auteure de *Charlotte de Belgique: une folie impériale* (2012), s'attaque à l'énigme du

faux témoignage en étudiant les cas devenus emblématiques de Benjamin Wilkomirski et Misha Defonseca. Qui sont ces deux faussaires, si talentueux, qu'ils devinrent des icônes de l'enfer d'Auschwitz ? Le premier, Wilkomirski, est l'auteur de *Fragments* (1995), la seconde, Defonseca, de *Survivre avec les loups* (1997). Les deux auteurs qui se présentent comme des enfants survivants de la Shoah ont livré des récits, véritables succès éditoriaux suscitant une adhésion enthousiaste, avant d'être cloués au pilori quand la supercherie fut démasquée.

L'étude clinique tressant données biographiques et analyse des textes de ces deux auteurs est riche en questionnements sur notre propre rapport au témoignage, à la violence et à l'identité. Le talent de l'auteure est de ne jamais tomber dans le sensationnalisme ou la moralisation. Ici, ni indignation supposée de bon aloi ni pathos larmoyant. C'est en clinicienne qu'elle construit son analyse en s'attachant à définir les contours mouvants de l'acte de témoigner (p. 13-54) et à décrire les personnalités des auteurs (l'enfant aux rats, p. 55-86 et la femme aux loups, p. 87-116).

Dans la première partie consacrée au témoignage, elle décrit les liens étroits, souvent ambigus, entre le témoin et son auditoire et l'inscription de cette histoire de faux sur « la faille » formée par la singularité de la Shoah (p. 24). En pleine « ère du témoin » décrite par Wieviorka (p. 24), il est en effet devenu impossible de mettre en doute la parole des survivants sous peine de passer pour un négationniste et, il est de surcroît impensable, de ne pas adhérer émotionnellement aux récits. Vankerkhoven explique que Defonseca et Wilkomirski sont « les révélateurs [...] de la fétichisation du témoin et de la fascination actuelle portée à la victime [...] » (p. 24). En reprenant entre autres les travaux de Rastier (p. 25), Dulong (p. 26) et Robin (p. 26), elle décrit la construction mémorielle – donc, inévitablement –, la re-construction collective de la Shoah. Car, nous dit-elle, cette affaire ne serait pas advenue sans notre soif de sensationnel, notre désir de voir ce qui ne doit pas se montrer. Ainsi, ces témoignages ont-ils trouvé un écho favorable en réveillant et mettant en scène nos fantasmes inconscients, la survie des protagonistes venant annuler et réparer la violence et la destruction. L'identification massive à ces enfants a donc éteint toute réflexion. Occultant le kitsch et les nombreuses invraisemblances, elle se retournera contre eux avec la même intensité.

Comment cela a-t-il pu se produire ? Reprenant les données biographiques des protagonistes, Vankerkhoven montre dans les deux chapitres suivants, dont les titres sont un rappel de l'œuvre freudienne avec les cas de « L'homme aux rats » et « L'homme aux loups », que « ce ne sont ni de Maïdanek ni d'Auschwitz en tant que vérité historique dont témoignent Benjamin et Misha » (p. 53), mais qu'ils rendent compte d'un traumatisme universel, celui nommé par Lacan la rencontre avec « lalangue » (p. 53) ou, autrement dit, l'inscription du sujet dans l'ordre symbolique, celui permettant la construction d'une identité pérenne. En effet, tous deux sont bien en panne de noms, « sans-nom » (p. 77). Refusant leur filiation, l'enfant né de père inconnu Bruno Grosjean devenu Bruno Dösseker alias Benjamin Wilkomirski et l'orpheline Monique Dewael alias Misha Defonseca, fille d'un père résistant, « traître à sa cause, dénonçant ses camarades » (p. 19) (la mère périra à Ravensbrück) trouvent leur nom en endossant « l'uniforme de camps » (p. 53) et s'inventant une vie de rescapés. C'est ainsi qu'ils trouvent la « dignité de sujet parlant » (p. 80). Les masques qui colmatent les blancs des récits des origines, donnent à voir une image grandiose et magnifiée dans le regard de l'Autre légitimant cet auto-engendrement et fabriquent un nouveau roman familial (p. 102).

Les pages que l'auteure consacre à ce que l'on pourrait appeler une épopée de la nomination sont particulièrement intéressantes (p. 15-16 et p. 101-106), car elles mettent à jour les mécanismes inconscients de l'élaboration de cette construction identitaire et narrative. Si l'on peut regretter certains passages théoriques ardues livrés avec peu d'explicitations et risquant de décourager le lecteur non familier des concepts lacaniens, il faut saluer la lecture nuancée et sensible des écrits mêmes de Wilkomirski et Defonseca, lecture qui reconnaît leur talent : « À ce titre, le faux témoignage n'est pas une imposture : le faussaire témoigne d'un savoir-faire vrai puisque beaucoup de lecteurs s'y sont reconnus, témoignant pour eux-mêmes qu'une vérité plus intime y circulait et que ce qui s'y noue est autre que le pathos décrié. » (p. 54) « Dit le vrai qui dit l'ombre » affirme Celan, en effet, tous deux ont trouvé des formes d'expression capables d'atteindre le lectorat, qui disent une vérité d'une autre essence, celle vécue par chacun de nous, l'*Hilflosigkeit*, ce sentiment de détresse aiguë où l'on est sans secours ni recours (Freud) et qui est ordinaire.

rement refoulé. Vankerkhoven, elle aussi, nous aide à approcher cette détresse archaïque en montrant la course effrénée et désespérée de ces enfants perdus, définitivement endeuillés. Elle pose aussi en creux la question de notre empathie : jusqu'où faut-il aller pour que nous soyons émus ? Jusqu'où va notre sollicitude ?

En reliant tous ces éléments aux récits bibliques et aux mythes, Vankerkhoven apporte un éclairage permettant de sortir des apories du témoignage en tenant compte de la complexité de la mémoire collective. Dans la troisième partie, elle interroge, par exemple, le sauvetage par les loups scénographié par Defonseca, sorte d'écho des histoires dont le héros est un enfant sauvage « non perverti par la croûte civilisatrice » (p. 87) et, de fait, non embarrassé par une généalogie problématique. La famille idéalisée inaccessible est remplacée par la meute des loups (p. 90-91) avec laquelle se rejouent les relations précoces à la mère avant l'accès au langage (p. 95-98). Ainsi, en quête d'un corps unifié, d'une langue et d'un nom, la femme aux loups, comme Wilkomirski, explore l'étrangeté du rapport à l'Autre et entretient le « même rapport à sa condition de sujet parlant. » (p. 110) L'un et l'autre tentent en écrivant ces fausses biographies d'ordonner un paysage mental chaotique dont les frontières mouvantes sont dépeintes. Sans doute est-ce ce voyage hésitant empreint de violence qui a séduit le lecteur : « Les textes, au-delà de l'indignation de bon aloi, continuent à toucher et à émouvoir dans la mesure où ce qui s'y révèle, c'est l'écho renvoyé au lecteur peut-être par cette préhension de la langue. » (p. 120) Mais, malheureusement pour eux, leur accès à l'écriture n'a pas suffi à cicatriser leurs plaies d'enfance. En répondant aux attentes du public exigeant toujours plus d'« histoires vraies » et de « faits réels », le choix du « témoignage » en lieu et place du roman signe les troubles de leur construction identitaire, mais aussi ceux de nos sociétés confrontées à l'impensable de l'extermination.

Si Vankerkhoven conclut en redonnant donc leur juste place à « *Fragments* et *Survivre* [qui] sont des poèmes. » (p. 120), le lecteur reste malgré tout un peu sur sa faim. Quelles sont les différences entre les faussaires de la Shoah et ceux des camps de concentration comme le dramaturge Amand Gatti qui prétendit jusqu'en 2010 avoir été déporté à Neuengamme ou

Enric Marco, président de l'Amicale de Mauthausen en Espagne qui n'y fut pas déporté comme le révèle Javier Cercas dans son ouvrage intitulé *L'Imposteur* (2015) ? Que deviennent aujourd'hui Wilkomirski et Defonseca ? Leurs œuvres se vendent-elles toujours ? La consultation du site d'une grande enseigne montre que oui et que, donnée intéressante, les ouvrages sont classés en littérature, présentés en lien avec plusieurs impostures littéraires et l'essai sur ce thème de Di Folco (2006).



Alors, serait-ce le signe d'un changement de paradigme ? La Shoah serait-elle moins sacralisée ? Serait-elle désormais un épisode historique et un thème littéraire comme les autres ? Les souvenirs des déportés seraient-ils devenus les nôtres ? ■

Corinne Benestroff

DES Tsiganes VERS AUSCHWITZ. LE CONVOI Z DU 15 JANVIER 1944

Monique Heddebaut

Paris, Tirésias, « Ces oubliés de l'histoire », 2018, 200 p.

Dans l'ensemble des recherches sur les persécutions et les déportations perpétrées par les nazis, celles subies par les Tsiganes ont souvent été négligées par les historiens. Une lacune que quelques pionniers tentent de combler. C'est le cas de ce travail réalisé par Monique Heddebaut. Pour la première fois, une étude scientifique est entièrement consacrée à l'histoire des Tsiganes déportés par le transport Z parti du camp de rassemblement de Malines.

Le convoi Z achemine 352 Tsiganes de la caserne Dossin à Birkenau. Si le nombre de personnes à son bord semble marginal par rapport aux 25 273 déportés juifs, il n'en reste pas moins le transport le plus peuplé de la zone Ouest vers le complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau. Le second train, parti le 19 mai 1944 du camp de Westerbork aux Pays-